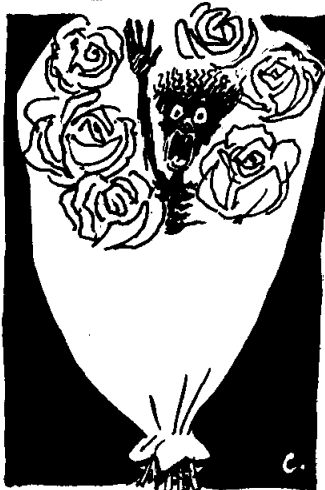


Mignonne, allons voir...

N'EST-ELLE pas édifiante, la saga de Bigot Fleurs ? Voilà une petite entreprise horticole fondée il y a cinquante ans près du Mans, qui a longtemps produit artisanalement des roses. Jusqu'à ce jour de 2002 où, pression de la concurrence et vertige de la mondialisation aidant, Bigot décida d'aller faire pousser ses roses au Kenya. Réussite totale ! La PME familiale, qui comptait auparavant 30 salariés, en a aujourd'hui 100. Et emploie 1 000 personnes au Kenya.

Idyllique, vraiment, comme nous le raconte son patron Jean-Philippe Bigot (« Le Monde », 20/4). Au Kenya, les conditions sont « optimales ». Température équatoriale constante. Ensoleillement idéal toute l'année. Et logistique aux petits oignons : les 53 hectares de serres produisent pas moins de 70 millions de roses par an. Chaque jour un avion part à 23 heures de Nairobi. Arrivée à 5 heures à Amsterdam. Camions isothermes qui livrent au Mans l'après-midi. Tapis convoyeurs, ensacheuses automatiques pour composer les bouquets. Lesquels repartent en camions dans toute la France des hypermarchés. Et voilà comment, même en hiver, on peut s'offrir de belles roses pas chères chez Auchan...

Bien sûr, tout cela entraîne un affreux gâchis énergétique : kérosène, fuel



et CO₂ à volonté. Mais, argumente Bigot, une étude montre que les roses hollandaises élevées sous serres chauffées et éclairées 24 heures sur 24 émettent, transport y compris, six fois plus de CO₂ que celles produites au Kenya.

Bien sûr, les travailleurs kényans sont payés à lance-pierres : 70 euros par mois pour 46 heures par semaine, excusez du peu. Mais, argumente Bigot, c'est le double du salaire minimum au Kenya. Mieux : Max Havelaar a accordé son label « commerce équitable » à Bigot (conditions de travail correctes, droits respectés, primes, etc.).

Bien sûr, les écolos dénoncent l'usage intensif des pesticides. Mais, argumente Bigot, nous élevons un insecte prédateur des arai-

gnées rouges qui permet de réduire de 70 % l'usage des insecticides.

Bref, un vrai paradis...

Pourquoi, alors, ce léger malaise ? A cause de quelques détails... Le gâchis, même limité, reste du gâchis. Les nuisances, mêmes limitées, restent des nuisances (à force d'être pompé, le lac Naivasha, près duquel se sont installés nombre d'horticulteurs européens dont Bigot, voit son niveau baisser au point que le biologiste David Harper prédit qu'à ce rythme, dans moins de dix ans, « il ne sera plus qu'un étang boueux et malodorant »). L'exploitation, même labellisée « équitable », reste de l'exploitation. Des salaires quinze fois inférieurs au smic ! On comprend que Bigot ait multiplié son chiffre d'affaires par quatre. Et que les horticulteurs français artisanaux qui, eux, n'ont pas délocalisé, incapables de s'aligner, s'effondrent. Toute cette belle aventure coloniale est-elle vraiment « durable » ? Ne serait-il pas plus « équitable » que les Kényans, dont la moitié ne gagnent même pas un dollar par jour, profitent de leur soleil et de leur eau pour créer une véritable agriculture vivrière ? Qu'ils ne voient pas les plus-values créées par leur travail s'évaporé sous d'autres cieux ? Et qui essaie de nous faire croire que nous avons besoin de roses en plein hiver ?

Jean-Luc Porquet